

LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France
Un an 6 f »
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur
Un an 8 »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

Mœurs de chats-fourrés ÇA PUE, NOM DE DIEU!

KYRIELLE DE GRÈVES EN ANGLETERRE!



Mœurs de chats-fourrés

Ah, mille charognes ! si, armés d'une bonne paire de pincettes, y avait mèche de soulever les jupons de toute la racaille justiciarde, c'est pour le coup qu'il y aurait de quoi tomber asphyxiés !

Car foutre, y a pas à tortiller, les dessous des marchands d'injustice sont tout ce qu'on voudra, — excepté propres !

Et y a pas de catégories à faire.

Y a pas à dire : les grands chats-fourrés sont seuls des fameux dégoûtants, mais il faut se garder de fiche les petits freluquets dans le même sac, — ceux-ci sont à peu près potables !

Foutre non, y a pas pareil distinguo à faire !

Au Palais d'Injustice, c'est pas comme ailleurs : y a pas de triage à opérer entre petits et grands.

Les uns et les autres se valent !
C'est tous même farine.

Cette semaine on vient de découvrir deux superbes pots-aux-roses — où les roses sont remplacées par de la fine fleur de moussaille — qui prouvent surabondamment que si on veut trouver de la justice quelque part, c'est pas dans la turne où règnent les enjuponnés qu'il faut s'égarer.

C'est d'abord une bande de petits merdillons du Palais : une brochette de gratte-papiers de la baraque s'étaient associés avec un avocat et un chicanous pour faire cracher les types à qui les juges cherchaient pouille, plus ou moins mal à propos.

Le chicanous, muni de bons tuyaux, convoquait les types et leur expliquait qu'ils se trouvaient dans une sale panade et allaient sûrement être fichus à Mazas. Puis après leur avoir mis la peur au ventre, la bourrique devenait patelin et peloteur et faisait entrevoir qu'un bon graissage de pattes rendrait Madame Justice coulante,.... et clairvoyante !

Quelques billets de la Banque — distribués avec à propos, — suffiraient à faire rendre une ordonnance de non-lieu.

La victime — qui se voyait déjà emboîtée, pour de bon — soupirait et, contente d'en être quitte avec du pognon, crachait sans trop renauder.

Ce n'était d'ailleurs pas un bateau que le

chicanous lui montait : l'ordonnance de non-lieu s'amenait le lendemain.

Comment opérait ce sale grigou ?

On raconte que, par les gratte-papiers, il connaissait d'avance les ordonnances rendues — et non encore signifiées,

Il opérait donc à coup sûr !

Ça, c'est les explications qu'a donné la rousse... Mais, foutre, dans tout ce que racontent les policiers, y a à boire et à manger. Il est donc fort possible que ce charognard de chicanous ait eu dans sa manche un birbe de marque.

Ce qui le laisserait supposer, c'est que — après avoir annoncé les arrestations des gratte-papiers et du chicanous — les quotidiens n'ont plus pipé mot de cette sale histoire.

C'est-y donc que, outre l'avocat — qu'on a laissé libre — y a des grosses légumes accrochées par leurs jupons, dans les mic-macs du marchand de non-lieu ?

—o—

Après les frasques du menu frétin, venons-en aux salopises d'un des plus grands mecs du Palais d'Injustice : j'ai nommé le Q. de Vilain Repaire.

Nom de dieu, si jamais hibou à mérité son nom de baptême, c'est bien celui-là !

Pour récurer ce qui lui sert de conscience, ce serait un turbin d'Hercule, auprès duquel

Le nettoyage des écuries d'Augias ne serait que de la gnognotte.

Je ne vais pas débiter aux bons bougres le chapelet de ses charogneries. — ça serait trop long!

Pour ses débuts comme avocat bêcheur, y a de ça belle lurette, — c'était en 1883 — il fit administrer à Louise Michel et au fiston Pouget, une bonne demi-douzaine d'années de réclusion.

Et le jean-fesse est, par la suite, resté digne de ce cochon de début.

Jamais il n'a refoulé sur une malpropreté!

Mais, où il a atteint le comble, c'est quand il fut question de chercher pouille aux Panamistes. A l'époque, monté en grade, le Q. de Vilain Repaire était procureur général.

La bourrique ministérielle lui téléphone d'enquêter sur le Panama: le Vilain Q. s'attèle au turbin et, en septembre 1892, il accouche d'un flambeau où il éreinte dans les grand prix la clique à Lesseps.

Le Vilain Q. déclare que les Lesseps et leurs copains sont des « banquistes », des « charlatans », des « escrocs ». Et il ajoute qu'il n'y a pas à tortiller: il faut les poursuivre dar-dar!

Trois mois se passent et l'ardeur du Vilain Q. s'est évanouie, kif-kif un feu de paille: il a réfléchi et dans un nouveau flanche, il déclare que les Lesseps et la clique Panamiste sont des agnelets plus blancs que la peau de chat de sa robe.

Qui donc avait aidé le jean-foutre à réfléchir?

Té! ça se demande pas: dans l'intervalle il était passé à la caisse et avait touché du plâtre!

Depuis, en bon larbin, le Vilain Q. a manœuvré en douce pour sauver les Panamistes. Il n'était d'ailleurs pas le seul et opérait avec l'assentiment de toute la grosse légumerie.

Mais, voici que le vent ne souffle plus du même côté: c'est l'an prochain les élections, et les bouffe-galette ayant besoin de lessiver leur popularité, s'y essayent sur le dos des Panamistes.

Trois douzaines de députés ont été chargés de faire une enquête, et, comme ils ont beaucoup à gagner — et peu à perdre, — à foutre des concurrents dans la panade, ils ne s'en privent pas.

Et voilà pourquoi le Q. de Vilain Repaire a trinqué un des premiers!

—o—

Mais ne sortons pas du Palais d'Injustice:

Hein, les camaros, est-ce assez dégueulasse, infect et ignominieux, ce qui se manigance dans cette caverne!

En bas, le menu-frélin avec des fripouilles comme le chicanous marchand de non-lieu;

En haut, un procureur comme le Vilain Q. qui fait concurrence au chicanous et qui, lui aussi, vend des non-lieu, moyennant finances!

Brrrouh! ce que ça fouette!

Bouchons-nous le nez et n'en parlons plus!

VERS TOMBOUCTOU

Il y a deux mois environ on annonçait du chambard en Algérie, dans le sud-oranais, à la frontière marocaine. Des français, des arabes, des juifs se cassaient mutuellement la tête.

Ce tamponnage sentait bougrement l'insurrection.

Ça commençait par des youpins et, malgré que les français qui, là-bas, font la pluie et le beau temps, aient, afin de rétablir l'ordre, distribué à l'aveuglette des amendes et des mois de prison aux fauteurs de troubles, ça n'en finira pas moins par un coup de tréfilage nullement piqué des asticots.

Au reste, l'extrême-sud algérien n'a jamais été pacifié.

Moins fanatiques qu'on les suppose, les naturels de cette contrée ne peuvent se courber sous la domination étrangère. Ils ont du sang dans les veines, ne sont pas encore pourris par notre civilisation et, moins avachis que le fel-

lah tunisien, quand ils subissent un affront, ils ne se résignent pas, kif-kif le fellah, en marmonnant le fatal *mektoub*, — « c'était écrit! »

Ils s'en foutent que ce soit écrit! C'est pas ça qui les empêche de se rebiffer et leur fait endurer les pires avanies, — que non pas!

Au contraire, ces bougres-là aiment leur indépendance et veulent rester maîtres chez eux.

Les bons patrouillards français qui ont toujours la larne à l'œil, à propos de l'Alsace et de la Lorraine, ne comprennent rien à ça: ils trouvent complètement déplacée cette rouspétance des arabis du sud-algérien qui font des pieds et des pattes pour ne pas se laisser conquérir.

Il est vrai que les bons patrouillards en question sont de la famille des pantouffles, — à moins qu'ils ne soient de celle des crapules.

—o—

Ce dada d'indépendance qui distingue les gas du sud-algérien, se fait également sentir dans le sud-marocain, chez les Hartanis, de même qu'il se manifeste au Soudan, chez les Touareg.

Ces derniers en sont même devenus célèbres!

Comme ils savent comment se manigancent les invasions, ils aiment tenir les européens à distance, et quand l'un d'eux s'en va vers ces contrées lointaines — avec l'arrière-pensée de friocoter en toute impunité — ils n'hésitent pas à lui faire passer le goût du pain.

Cette méfiance poussée à l'extrême a valu aux Touareg l'épithète de « brigands ».

De ce qualificatif, les Touareg s'en foutent! Ils ne sont pas si ignorants qu'ils en ont l'air: ils savent par quels procédés féroces a été conquise l'Algérie et — sans remonter si loin — ils n'ignorent pas les exactions commises au Dahomey, au Tonkin et ailleurs par les honnêtes français.

Il est vrai, le Touareg en pince pour le rezzou.

Il préfère ça que d'aller à la Mecque!

Apprend-il le passage d'une caravane ou d'un convoi, le Touareg s'embusque dans un pli de terrain et pige l'arrivée des voyageurs pour les détrousser, — c'est le rezzou!

Nom de dieu, y a pas que le Touareg qui pratique le rezzou! Sans sortir de France, toute l'engeance patronale s'en paie dans les grandes largeurs: qu'est l'exploitation du populo, sinon un « rezzou » perfectionné — plus hypocrite que le pillage pratiqué par le Touareg et pratiqué sans danger par les richards sur les pauvres bougres?

Eh donc, les jean-foutre de la haute sont bougrement mal venus à trouver vilain chez les autres ce qu'ils opèrent chez nous avec une férocité impitoyable.

—o—

Mais fichtre, ici encore, c'est toujours l'histoire de la paille et de la poutre!

Aussi, sous divers prétextes, — soit pour lier des relations commerciales, soit pour pacifier le désert, soit pour le conquérir carrément — les français s'en vont chercher pouille aux Touareg.

Et il leur en cuit, nom de dieu!

Ces jours passés encore, une trentaine de spahis indigènes, commandés par deux sous-officiers et deux officiers français, viennent d'être exterminés par les Touareg.

C'est du côté de Tombouctou, — une sacrée bondieu de ville qui perche aux cinq cents diables — que ça c'est passé.

Cré pétard, si ces bougres-là étaient restés chez eux à planter des choux, c'aurait été bougrement plus utile et leurs carcasses ne sécheraient pas actuellement sous le soleil africain.

Je le répète: qu'allons-nous foutre dans ce patelin?

Trimballer notre syphilitique civilisation et, tout au plus — sous prétexte de justice — barboter à celui qui a razzie le produit de son « rezzou », en oubliant de le rendre au premier volé, ce qui laisse celui-ci aussi pauvre qu'auparavant.

En effet, la belle jambe que ça lui fait: que ce soit le Français ou le Touareg qui ait ses affaires, son sort ne change pas, — il reste toujours le razzie!

Ainsi en chapardant aux Touareg le saint-frusquin des razzias, le Français qui se pose en « civilisateur » et en « redresseur de torts », reste toujours l'opresseur, — ce qui a pour conséquence une exécution croissante de l'Européen en Afrique.

Le brave Français qui, je le répète, au Dahomey, au Tonkin et en beaucoup d'autres endroits a commis les pires horreurs en pillant, en incendiant, en violant et en assassinant, le

tout sous couleur de civilisation, est tombé sur une bûche en voulant agir à sa guise chez les Touareg.

Y a un an, c'était Morès qui expirait sous les coups de ces derniers, hier c'était toute une colonne de spahis, demain, et c'est plus que probable, viendra le tour d'autres troubades, — et il en sera ainsi, sans que jamais les Touareg se soumettent.

Par exemple, le jour où — chez nous — nous aurons envoyé à la balance les capitales razzies et toute l'engeance pillarde et dominatrice, alors, les Touareg, qui ne sont pas des tourtes, nous regarderont d'un autre œil.

Ce jour-là, s'il prend fantaisie à quelques bons fioux d'aller vagabonder dans le Soudan, — comme ils s'y rendront en frangins et non en conquérants et en exterminateurs, — y a bougrement de chances pour que les Touareg les accueillent gentiment.

Mais foutre, d'ici là, peau d'zèbi, y aura rien de fait!



Abattoirs à prolos

Les casernes sont de sacrés abattoirs à pauvres bougres!

Cette semaine, en deux patelins, Bourges et Reims, on en a eu la preuve, — une fois de plus: dans chacune de ces villes plus de cent trouffions ont été fichus sur le flanc. Et ce qui est pire, à Bourges, — à l'heure où je tartine, — cinq malheureux ont passé l'arme à gauche.

A Bourges, tout le mal vient, à ce qu'en disent les grosses légumes, d'une épidémie de dysenterie. En quelques jours, une centaine d'artiflots du 37^e ont été admis à l'hôpital et, comme je viens de le dire, cinq ont déjà cassé leur pipe.

D'où vient le mal?

De la carne pourrie qu'on fourre aux trouffions ou de la sale lance qu'on leur fait boire?

Probablement des deux!

Mais, pour s'excuser le plus possible, la gradaille met tous les torts sur le compte d'un puits qui donne de la lance malsaine.

Et foutre, l'excuse est aussi mauvaise que le sirop de grenouilles en question!

Si le puits est un nid à poison, y avait qu'à le combler et à aller pêcher de la lance ailleurs.

—o—

A Reims, quand après avoir baguenaudé par les rues, le soir du 14 juillet, les truffards du 132^e se ramenèrent à la caserne, une kyrielle d'entre eux, — plus de cent trente, — à peine couchés, furent pris de sacrés maux de tripes.

Heureusement quoique une quantité des malades aient été salement attigés aucun n'en est encore mort — et il est probable que tous en réchapperont.

Sur ce sujet j'ai reçu d'un bon fiou qui s'est résigné à aller faire le jacque — non par plaisir! — la babillarde suivante:

Mon vieux Peinard,

Comme de coutume au régiment le 14 juillet on nous a fait faire ripaille. Les grands chefs avaient ordonné à nos sacrés capitaines de bien nourrir leurs hommes.

Ah, ils nous ont bien nourri!

Un de ces gradés n'a rien trouvé de mieux que de nous faire bouffer du *singe* (1).

Tu dois penser que ça ne doit pas être fameusement ragoûtant. Il s'en faut! C'est de la bidoche qui a au moins cinq ans de magasin et qui, peut-être, est en conserves depuis six ou huit ans..., sinon plus!

Une de ces boîtes ayant été mal soudée, l'air avait pénétré, empoisonnant la carne.

Et ça a fait du propre!

Autant aurait valu une décoction d'arsenic. Cent trente pauvres bougres qui ont eu le malheur de bouffer de cette poison ont eu des coliques affreuses, se roulant sur leurs lits pendant vingt-quatre heures.

Les majors sont venus, mais comme le ser-

Le *singe*, — je dis ça pour les députés, afin qu'ils sachent, — c'est du bouf de conserve. — Le père Peinard.

vice médical est d'un mouche à tout casser, ça n'a pas fait grand chose.

Enfin, aucun n'en est mort, — mais les pauvres n'en valent guère mieux.

Et dire que les mères se foutent en quatre pour élever des gosses!

Un troufion..., qui en a plein le dos!

Voilà donc une ribambelle de troubades, fichus par la négligence des gradés à deux doigts de la mort.

Toutes les responsabilités vont être roublardement rejetées sur la ferblanterie des boîtes de conserve et dans quinze jours on n'en parlera plus..., jusqu'au prochain empoisonnement.

Imaginez qu'au lieu des 130 pousse-cailloux c'eût été le colon ou le général qui ait mal aux tripes.

Ah, nom de dieu, c'est pour le coup que ça ne se passerait pas en douce! Tous ceux qui, de près ou de loin, auraient un brin de responsabilité n'auraient qu'à bien se tenir.

Mais, comme il ne s'agit que de vulgaire chair à canon, y a pas à s'en tournebouler : les gradés s'en foutent!

Et d'ailleurs, à bien voir, les casernes ne servent qu'à retirer de la production et à immobiliser un certain temps une foulditude de prolös, — comme qui dirait le trop-plein des producteurs. Etant donné le développement du machinisme et la sale organisation actuelle qui fait que pour la production on tient compte, non des besoins des producteurs, mais des desirs des richards, ce trop-plein ne trouverait pas à s'employer. Plus on va, malgré que croisse continuellement le gaspillage, ce qui a pour résultat d'augmenter la production des objets de luxe, le nombre des prolös nécessaires pour suffire aux demandes va toujours diminuant.

Aussi, comme la bourgeoisie n'ose pas éliminer carrément ce trop-plein, le laisser crever dans la rue, — ce qui ne se ferait pas sans grabuge, car, du coup, les prolös évincés la trouveraient mauvaise et se rebifferaient, — elle prend un biais : elle empile ces bras inutiles dans les casernes, où ils coûtent peu à nourrir et où y a mèche d'en faire disparaître des tas en douceur ; au surplus, de cette façon, ils aident au gaspillage puisqu'ils consomment sans produire.

Puis, quand le trop-plein de populo surabonde, une petite guerre éclaircit la situation : entre autres utilités — pour les capitalos, — les expéditions coloniales, telles que le Tonkin et Madagascar débarrassent la société d'une chiee de pauvres bougres pour qui y avait pas de place dans les bagnes capitalistes.

—0—

Ceci dit, les bons bougres comprendront pourquoi les casernes sont si mal aménagées, pourquoi aussi les troubades sont si mal traités.

C'est que les casernes sont une sorte de garage des bras inutiles que les jean-foutre de la haute n'osent supprimer brutalement.

Et voilà surtout pourquoi les dirigeants ne tenteront jamais le désarmement ni ne supprimeront les casernes, — outre la crainte de ne pouvoir désormais mater les insurrections populaires, — le désarmement aurait pour eux d'autres conséquences :

Si, du jour au lendemain, les quelques centaines de mille de pauvres bougres qui moisissent dans les casernes étaient rejetés dans la société, leur présence apporterait un tel trouble — puisqu'il n'y aurait pour eux, rien à manger, ni rien à foutre! — que ce serait le signal d'un coup de tréfalgar qui nous amènerait vivement au chambardement général.

Soufflés les lampions!

Les camouffes de la fête nationale sont éteintes.

Et c'est tant mieux, nom de dieu, car ces illuminations cadraient bougrement mal avec la mistouffe dont pâtit le populo.

Pourtant, cette année-ci — plus encore que les autres années — il a été facile de constater

qu'il y a de la baisse dans l'enthousiasme : le populo ne se fiche plus tant en frais de drapeaux et de lampions.

Il y a quelques années des ménages de prolös étaient assez truffes pour se serrer le ventre, rogner leur part de pain, afin d'économiser de quoi fêter la prise de la Bastille.

C'est plus ça!

On commence à comprendre que la Révolution d'il y a cent ans n'a rien changé à l'exploitation humaine et qu'illuminer en son honneur serait s'associer à l'apothéose de la bourgeoisie.

Aussi le populo marche de moins en moins!

Certes, il ne se rend pas encore clairement compte que les bourgeois ont seuls profité des efforts faits et du sang versé par les révoltés d'il y a un siècle, — mais il en a la sensation confuse.

Sans trop savoir, il lui répugne de glorifier son propre esclavage!

Aussi, s'il n'y avait pas eu les bistrots qui, — pour faire marcher leur commerce, — donnent de l'entrain à la fête, le 14 juillet de cette année aurait ressemblé à un enterrement de première classe.

—0—

Certes, on a dansé!

Les jeunesses qui ont des guibolles d'acier ont gambillé sur les pavés pendant une ou deux nuits.

Ça ne prouve rien, nom de dieu!

Ceux-là ont profité de l'occase et ils ont bougrement bien fait. Dans la garce de société actuelle on n'a que les plaisirs qu'on se donne ; or la vie y est si dégueulasse que quand il se présente un brin de jubilation on aurait tort de cracher dessus.

Pas moins, l'enthousiasme patriotard était de sortie et la *Marseillaise* a été moins brailée que jamais.

Et foutre, ce qu'il y a de rupin c'est que l'orientation révolutionnaire qui se manifeste de plus en plus chez le populo ne s'est pas bornée à un jemenfoutisme guilleret.

A Pantin, une floppée de jeunes fistons, — ils étaient plus de deux cents! — se sont promenés la veille du quatorze juillet portant des lampions rouges et des transparents où se lisaient une kyrielle d'inscriptions, entre autres les suivantes :

Qui a faim n'est pas libre!

Mort aux tyrans, — plus de frontières!

Pain coupé n'a pas de maître!

Et ce que les petits gas ont poussé des goualantes, — et rien de patrouillard, nom de dieu!

A Saint-Denis, même tabac : la jeunesse s'est fendue d'une chouette manifestation devant le buste de la république ; quand les patriotes bourgeois ont eu fermé leur égout à paroles et cesse de célébrer en phrases macaroniques la prise de la Bastille, un riche fieu s'est fendu d'un discours démoucheté que le populo a applaudi avec plus de cœur que les ragougnasses officielles.

Cré pétard, voilà qui est bath!

Et c'est des jeunesses qui ont marché.

Ça promet!

Y a donc pas à se foutre martel en tête, à broyer du noir et à chialer sur l'avachissement du populo.

Y a dans la foule des ressorts qui se détendent au moment où les plus malins y songent le moins.

Actuellement, nous sommes au calme plat. En sera-t-il de même demain? Qui peut prévoir l'avenir!

Quoique la Révolution qui s'est souignée par la prise de la Bastille et la guillotinaade de Louis XVI n'ait pas aboli l'exploitation humaine elle n'a tout de même pas été inutile.

Elle a été un sacré remue-ménage, — et s'il n'y avait pas eu des ambitieux pour se foutre en travers et enrayer le mouvement, peut-être n'aurions-nous pas à repiquer au truc.

Quoi qu'il en soit, elle est un galbeux échantillon de ce que peut un peuple en colère.

Aussi, pour nous faire une petiotte idée de ce que nous réserve l'avenir, n'y a-t-il rien de mieux que de nous reporter cent et quelques années en arrière.

Avant la Révolution le populo n'était pas plus rouspéteur qu'aujourd'hui,

Ou mieux : il l'était moins!

Voici ce que disait de lui un type de l'époque, Mercier :

« Le peuple est mou, petit, rabougri ; on voit bien au premier coup d'œil que ce ne sont pas là des républicains.

A Paris, la populace se disperse devant le bout d'un fusil.

Le Parisien est tombé, depuis près de cent ans,

dans une espèce d'insouciance sur ses intérêts politiques.

Il oublie promptement les malheurs de la veille ; il ne tient point registre de ses souffrances ; et l'on dirait qu'il a assez de confiance en lui-même pour ne pas redouter un despotisme trop absolu.

Tant que ses maux ne seront pas insupportables, il ne se vengera que par des couplets et des bons mots.

Les Parisiens n'ont guère eu que des mutineries d'écoliers ; jamais profondément asservis, jamais libres. »

C'est en 1783 que Mercier débinait ainsi le populo et, dégoûté de son avachissement, il concluait : « Jamais il ne se révoltera! »

Et, dans les mêmes moments, Diderot, découragé et écœuré, voyant que la pourriture montait et gangrenait de plus en plus la France, prédisait lui aussi la putréfaction complète : pour lui c'était un peuple foutu!

Eh bien, Mercier et Diderot s'étaient fichus le doigt dans l'œil!

Que leur erreur rende moins grincheux les broyeurs de noir qui houspillent continuellement le populo et jérémient sur sa platitude.

Il ne faut qu'un rien pour le faire sortir de ses gonds!

Qui nous dit que ce que certains qualifient d'avachissement et d'abrutissement n'est pas du recueillement?

Quand le lion, avant de sauter sur sa proie, s'aplatit et rase le sol, celui qui ne le verrait qu'ainsi concluerait que cet animal est un tafeur, qu'il se fait petit, pour s'effacer et se cacher...

Il n'en est rien, pourtant!

Donc, que les écœurements de l'heure présente ne nous découragent pas : faisons notre turbin de propagande, éparpillons les idées aux quatre vents et laissons pisser le mouton.

Quand le moment sera venu le populo nous prouvera qu'il a du sang dans les veines!

Tristes Pantins!

On ne le serinera jamais trop : dès qu'un type s'assied autour de l'assiette au beurre, c'est un homme foutu!

Il a pu, auparavant, être farci de bonnes idées et de meilleures intentions,

Dès qu'il est élu, barca!

Tout ça s'évanouit et il ne reste plus qu'un coco qui, petit à petit, — quelquefois sans s'en rendre compte exactement, — renie ses idées et oublie ses intentions.

Et fichtre, je mets les choses au mieux : dans la plupart des cas, l'élu ne se contente pas d'être un pauvre couillon que sa situation supérieure abrutit, — pourri par le milieu gouvernemental, la lépre autoritaire, — il devient un pognoniste.

Pour l'instant je ne veux pas examiner si les types dont je vais causer ont dégringolé jusqu'au pognonisme.

Je souhaite pour eux qu'il n'en soit rien!

Mais, tonnerre de Brest, ce qui est bougrement visible, — même pour les plus bouchés à l'éméri, — c'est qu'ils tournent le cul aux idées qu'ils ont préconisées avant d'être des assiettes-beurriers.

C'est aux conseillers cipaux de Carmaux et de Limoges que je fais allusion.

A Carmaux, les collectos de la Volière municipale ont fêté le 14 juillet avec le même flaflo que des simples bourgeois.

L'an dernier ils se firent fiche au clou pour avoir voulu mettre des bâtons dans les roues des opportunards du *Cercle Progressiste*.

Cette année, les opportunards n'ont pas eu besoin de faire bande à part pour fêter le 14 juillet : ils n'ont eu qu'à emboîter le pas aux collectos.

C'est triste, nom d'un pétard!

Le conseil cipal a gaspillé quinze cents balles en feux d'artifices et illuminations.

N'y avait-il donc pas un meilleur emploi à trouver pour ces quinze cents francs?

Foutre si!

A Carmaux y a encore des pauvres prolös qui claquent du bec ; y en a qui vont le cul nu.

Si les birbes de la Volière cipale avaient été — ce qui est impossible à une collection d'élus — des socialos francs du collier, ils auraient arboré le drapeau noir à l'Hôtel-de-Ville et auraient acheté pour quinze cents balles de frusques et de miches.

Ils auraient pu aussi, pour mieux prouver leur haine des Bastilles et de l'ancien régime, prélever, sur les quinze billets de cent en

question, quelques pièces de vingt francs qu'ils auraient fait parvenir aux victimes de l'Inquisition Espagnole.

Mais voilà, comme ces cocos guignent la réélection, au lieu de foutre leurs actes en concordance avec les idées sociales qu'ils prétendent avoir, ils ne cherchent qu'à contenter tout le monde : ils ont donc fêté le 14 juillet pour se faire bien voir des petits commerçants qui, eux, en pincent pour les fêtes.

Hier, c'était les petits commerçants que les collectes de Carmaux ont voulu peloter. — demain ce sera un autre., et, de fil en aiguille, ils en viendront à foutre au rancard tout leur programme socialard.

—o—

Les élus de Carmaux ne sont pas les seuls à faire la pige aux écrevisses.

Si ça peut les consoler de leurs reculades, tant mieux pour eux!

Les élus de Limoges peuvent leur serrer la louche!

Là aussi, la municipalité est en majorité socialarde, — ce qui, turellement, ne veut pas dire qu'elle opère autrement qu'une municipalité bourgeoise.

Il est vrai que cette année elle s'est abstenue de fêter le 14 juillet, mais foutre, n'allez pas croire que c'est parce qu'elle considèrerait ça comme trop bourgeois : elle a tout simplement réservé la braise gaspillée ce jour-là pour fêter Carnot, — le Carnot de Caserio!

Parfaitement, nom de dieu! On élève à Limoges une statue à Carnot et, pour son inauguration, le conseil cipal se fout en quatre : les limousins auront donc le spectacle d'une bande de socialos à la manque louangeant et adorant l'ex-président de la Publique bourgeoise.

Ces saltimbanques qui serinent que le régime actuel est dégueulasse vont glorifier le type qui en fut la suprême représentation.

Et les jean-fesse choisissent le moment où la misère est grande à Limoges, par suite de la crise porcelainière, — conséquence directe de la mauvaise organisation sociale.

Il paraîtrait, — et, nom de dieu, je souhaite que ce soit un bateau! — que quelques syndicats vont se faire représenter à cette triste comédie. Ça, ce serait le comble de l'abrutissement!

Les prolos, eux, qui, dans l'échelle sociale occupent le dernier échelon, eux, les bêtes de somme, les vaches à lait de la bourgeoisie, parader dans cette apothéose, — y aurait de quoi en haver des roues de bicyclette!

Certainement, si à cette mascarade carnottique y a des pochetées envoyées par les syndicats, y aura pas à s'y tromper : ce sera parce que quelques oisons de la Volière cipale leur auront forcé la main, afin que leur platitude à eux soit moins visible.

—o—

Tout ça est bougrement triste, mille dieux!

Espérons et souhaitons que, malgré tous les mic-macs de ces socialos assiettes-beurriers, le populo ne se laissera pas embobiner.

Sans quoi y aurait plus de limite!

Un de ces quatre matins, messieurs les élus se déculotteraient et présenteraient leur postérieur aux nigaudins électoraux, leur ordonnant d'embrasser, sous prétexte que — mieux que la bague de l'évêque — ça porte bonheur.

Et, aux soupçonneux qui ne marcheraient pas, les birbes prouveraient que de pareilles baisades sont nécessaires pour l'émancipation humaine.

Ce courant de crétinisme n'est pas nouveau : c'est le résidu de la masturbation autoritaire dont, depuis des siècles, nous sommes — de père en fils — les malheureuses victimes.

Pour l'enrayer, y a pas trente-six moyens, y en a qu'un :

Se dépêtrer de toutes les vieilles balançoires, penser par soi-même, ne pas encaisser d'idées toutes faites et, à la souveraineté populaire — hameçon du suffrage universel — opposer la souveraineté individuelle et inaliénable.

En un mot, les bons bougres, il suffit de cesser d'être des moutons de Panurge, des oies qui se suivent en file indienne,

Et de devenir des hommes!

Des hommes avec du cœur au ventre, du poil quelque part, les oreilles blindées contre les louanges et les mensonges, l'échine d'une raideur d'acier et le ciboulot farci d'initiative.

Ce jour-là, les richards et les gouvernants n'auront qu'à faire les morts et, si des monteurs de coups et des ambitieux guignaient leurs places, on les aurait vivement guéris de cette garce de maladie.

Ça ne ferait pas long feu!

LE CARILLON

Ding, ding, ding, don, ding, ding, ding, don,
Voici sonné le carillon!
Le paysan sur le sillon
Se penche, et sa sueur féconde
Les blés à la crinière blonde
Qui demain nourriront le monde.

Ding, ding, ding, don, ding, ding, ding, don,
Voici sonné le carillon!
C'est l'heure où le noir tourbillon
Des mineurs à la rude échine,
Poussé par la faim s'achemine
Là-bas vers la traîtresse mine.

Ding, ding, ding, don, ding, ding, ding, don,
Voici sonné le carillon!
Parcil au bœuf sous l'aiguillon
L'ouvrier tout le jour travaille,
Maltraité comme un rien qui vaille
Et le soir il dort sur la paille!

Ding, ding, ding, don, ding, ding, ding, don,
Voici sonné le carillon!
Le ciel se teint de vermillon
Et par le soir crépusculaire
Le coq rouge en sa note claire
Du peuple clame la colère!

Louis Grandidier.



Les bons bougres qui lisent le *Père Peinard* doivent penser que le vieux cul-terreux a cassé sa pipe, tant il y a de temps qu'ils n'ont vu de ses babillards. Il n'en est heureusement rien, nom de dieu!

La cause de son long silence est dans l'engorgement des travaux que l'été amoncelle à la campluche. Faut s'y faire comme des dératés, sous ce soleil de diable qui cuit les œufs au cul des poules; y a pas une minute de répit!

Elles sont rudement longues, frangins des villes qui réclamez, et avec raison, la journée de huit heures — en attendant de culbuter les singles — les journées aux champs. Levés avant l'aube entre les deux ou trois heures du matin, on ne se fiche au pieu qu'à dix heures du soir, rossés, esquinetés.

Et cette putain de vie dure près de trois mois.

C'est d'abord le fauchage — un vrai turbin de galeries — et on n'a pas quitté la faux qu'il faut empoigner la faucille.

Ce qu'on en sue des liquettes le long des sillons! Ah! malheur! Et pendant ce temps, si on pouvait au moins s'enfiler de bons morceaux et se gargariser la dalle de picolos généreux et veloutés.

Macache! le richard, qui bourre d'avoine ses canassons quand ils ont quelques kilomètres de plus à faire, se fout comme d'une guigne que ses nègres tirent la langue et s'ingurgitent la lance bourbeuse des mares.

Quoi qu'il fiche pendant ce temps, ce richard maudit, aussi plein de suffisance que de truffes? Faudrait la lanterne de ce bon feu de Diogène pour le dégotter dans son castel de malheur.

Il était revenu avec les hirondelles, quittant la grande ville où tout l'hiver il chahutait dans des turnes bien chaudes, tandis que les prolos dansaient devant le buffet vide, quand par dessus le marché le buffet n'était pas absent. Il buvait le champagne à plein verre en compagnie de putes huppées, pendant que les loupis des prolos pleuraient, dans la rue, de famine et de froid.

Mais dès que s'est amenée la dure saison, l'animal a foutu sa course comme s'il avait eu la trouille qu'on lui fourre une faux dans les pattes!

Maintenant, il roupille sous les grands arbres des stations balnéaires, écoute la musique des casinos, gambille sur les plages, la mène joyeuse, tandis que nous nous crevons.

Mais n'avez crainte, il reviendra!
N'ayant pas été à la peine, il voudra être à l'honneur... et au profit.

C'est chez lui qu'il faudra charroyer ce grain qui nous a tant coûté de sueur et de soucis. Quant à nous, on bouffera le pain noir.

En effet, il ne nous restera pas beaucoup de blé, une fois que le salaud aura pris sa part léonine et que l'autre, l'ostrogoth de perception aura aussi étendu sa griffe.

Ah! malheur de malheur! quand donc que enverrons-nous paître pour de bon ce ramassis de jean-foutre?

Quand donc la Sociale remettra-t-elle tout en son lieu et place? Quand donc les richards donneront-ils leur démission de grugeurs du pauvre monde?

Ça ne serait que temps, et il faudrait s'aligner pour leur faire prendre le plus tôt possible une détermination si galbeuse!

Quand nous en serons là, viédaze! quand l'Etat — cette sacrée pieuvre — ne sera plus qu'un mauvais souvenir et les richards un cauchemar évanoui, alors, oui!... ça ronflera!

Y aura plus de ces infernales journées sous un ciel de feu; y aura plus de ces privations et de ces soucis qui, en pleine jeunesse, nous blanchissent les cheveux!

Quand, en temps de moisson, on peinera un peu plus que d'habitude, ce ne sera du moins plus pour le roi de Prusse. N'ayant plus de chameaucrates à goberger, c'est au grenier commun que s'empilera la récolte commune.

On aura de quoi reluquer la chute des mouches blanches, quand s'aboule la carne d'hiver, sans avoir à se fiche martel en tête, car la famine sera totalement inconnue. Dam! puisque les richards ne seront plus là pour accaparer et gaspiller la part de tous, personne ne manquera de rien.

La peine sera moindre et le résultat infiniement plus grand.

Car, en plus des machines qui seront à discrétion, les frangins des villes viendront nous donner un riche coup de main.

Plaquant leurs usines pour le grand air, ils rappliqueront à la cambrouse en bandes nombreuses, gais comme des oiseaux, et, en deux temps et trois mouvements, la récolte sera engrangée.

Et tout se manigancera, sans nulle contrainte, pour le seul plaisir! On viendra aux champs comme aujourd'hui les mufles de bourgeois vont se tremper la couenne aux bains de mer.

Ah! mille dieux, pourquoi ne pas se hâter d'en finir au plus vite?

Pourquoi tous en chœur ne poussons-nous pas à la roue afin que s'avance le véhicule révolutionnaire?

C'est que, chacun pris à part, nous couvrons parfaitement que tout ça, c'est bien beau, et que ça devrait s'amener rondement, — tandis qu'en bloc, nous nous défions les uns des autres et nous pataugeons dans la pourriture actuelle.

Que nous ont-ils donc fichu dans le sang, les charognes, pour nous faire ainsi nous défier de notre voisin?

Il faut pourtant y venir, à l'entente!
Savoir, d'abord! Vouloir, ensuite!... Or, comme vouloir c'est pouvoir, ça ne traînera pas!

Le père Barbassou.

Le Marquis de Carabas

Pauvre prolo, t'es pas bidard!

Tu as commencé par être esclave — c'est-à-dire bête de somme — propriété d'un maître; tu as été ensuite serf de la terre; aujourd'hui, on t'a bombardé serf de l'usine et du capital et ton sort est toujours aussi pitoyable :

Pas de liberté et juste assez de croustille pour t'empêcher de crever!

Quand tu étais gosse, peut-être ta mère-grand — si elle n'était pas morte à la peine avant — t'a raconté l'histoire du marquis de Carabas; sinon, un jour que tu avais un sou de reste — ce qui était rare, hein? — tu t'es payé une image d'Epinal qui t'a narré l'histoire du fameux marquis.

Eh bien, sais-tu, le marquis de Carabas est ressuscité!

Ça t'épate?... Si oui, accompagne-moi; on va pousser une balade dans ses terres.

C'est pas très loin, c'est dans la Somme.

Le château de mon marquis de Carabas perche à Flixecourt; à quelques centaines de mètres se dresse le bague où turbinent ses esclaves.

Le bague!... un des bagnes : le bague central.

C'est de cette infecte usine qu'à cinq heures du matin la sirène hurle le réveil; peu après, un nouveau sifflement donne aux prolos le signal du départ et un troisième ordonne la mise au travail.

Dans la vallée, de proche en proche, les

usines vassales répètent les commandements du seigneur, et c'est, des quatre coins de l'horizon, un concert de sifflets lugubres.

Après le baigne central de Flixécourt, voici :
A Saint-Ouen, un autre baigne ;
A Saint-Léger, un autre baptisé *l'Arondelle* ;
A L'Etoile, le baigne des *Moulins bleus* ;
A Pont-Rémy, un autre ;
A Abbeville, le dernier de la région.

Mais mon marquis de Carabas a des bras qui ressemblent bougrement à des tentacules de pieuvre et qui sont d'un long... A Pont-de-Metz, près d'Amiens, il vient encore d'accaparer un baigne, et avant qu'il soit peu, il aura fichu le grappin sur une usine en déconfiture, sise à Picquigny.

Eh! foutre, je m'aperçois que j'ai oublié le nom de mon marquis : il s'appelle Saint et, outre l'exploitation de milliers et de milliers de pauvres bougres qu'il pratique sinistrement, pour se délasser, il s'en va faire des lois à l'Aquarium — car, nom de dieu! mon marquis de Carabas est bouffe-galette.

Il l'est d'ailleurs devenu très simplement : il n'a eu qu'à vouloir l'être!

—o—

Dans les baignes à Saint, le capitalo-député, le salaire des pauvres bougresses varie entre 24, 28 et 30 sous; — 30 sous, c'est le maximum. Quant aux prolos, ceux qui turbinent à la tâche se font de 40 à 45 sous.

Les pauvres bougres qui exécutent à la journée les travaux les plus difficiles, les plus dangereux ou répugnants, palpent en moyenne 50 sous.

Comment ces malheureux réussissent-ils à vivoter avec de tels salaires de famine?

En se serrant le ventre!

Voici comment ils croûtent : le matin, ils bouffent un quignon et sirotent une infusion de chicorée; à une heure, ils s'empiffrent de patates; le soir, ils s'enfilent de la soupe et graissent leur pain d'un bout de lard gros comme une noisette. Si les pauvres gas ne sont pas trop à la côte, ils s'appuient une fricassée de pommes de terre dans une sauce au saindoux et à l'oignon.

Pour boisson, de la lance qui a passé sur l'infusion de chicorée dénommée café. Très rarement de la bière ou du cidre.

Le marquis de Carabas, qui pose au philanthrope, loge ses ouvriers dans des casernes qu'il a fait construire à cet usage. Et, nom de dieu, sa philanthropie lui vaut des rentes! Les prolos paient dix francs de loyer par mois, alors que, dans le pays, on trouve logement pour six francs.

Aussi, qu'arrive-t-il? C'est que les simples proprios, excités à l'exploitation par le seigneur, se sont foutus à augmenter dans les mêmes proportions leurs prix de location.

Il en sera ainsi tant que le populo sera sous la coupe des capitalos!

De père en fils, de génération en génération, l'ouvrier gagnera le strict nécessaire — juste de quoi ne pas tomber d'inanition — et chaque année, les marquis de Carabas encaisseront une dizaine de millions de bénéfices.

Parfaitement, nom de dieu! c'est par une dizaine de millions que, chaque année, se chiffrent les bénéfices qui vont s'engouffrer dans le coffre-fort des Saint.

—o—

Je l'ai dit : mon marquis de Carabas s'est adjugé l'autorité politique, en plus de la puissance économique.

Les conseillers municipaux et les maires de la région sont ses larbins, des employés des usines. Quant au député du patelin, c'est le seigneur en personne *mossieu Charles*.

Ses turbineurs ont voté pour lui : ils l'ont choisi pour défendre leurs intérêts à l'Aquarium.

Ils ont été à peu près aussi avisés que des brebis qui prendraient un loup pour berger.

Au reste, que ce soit le singe ou un autre... c'est kif-kif bourriquot.

Le mieux serait de ne pas se donner de maître politique...

—o—

Si les Saint avaient le souci de la situation de leurs ouvriers, la chose serait toute simple : sans faire d'épates, sans pour cela aller faire le faraud à l'Aquarium, ils beurreraient les patates de leurs esclaves.

Il leur suffirait d'augmenter de vingt sous par jour tous leurs ouvriers et ouvrières, afin que ceux-ci puissent se mettre quelque chose de plus sous la dent.

Cette mesure ne ruinerait pas les Saint : elle leur coûterait six millions par an; or, comme ils en râlent une dizaine, les trois frères — car mon marquis de Carabas est une trinité! — auraient quatre millions à se partager.

Ils pourraient donc encore vivre sans être obligés d'aller chanter dans les cours!

Un million et trois cent cinquante mille balles sont un assez chouette magot.

Mais foutre, y a plus : je me demande pourquoi un animal de l'espèce humaine râle un million et trois cent mille balles pour sa paie annuelle, tandis qu'un autre doit se suffire avec treize cents fois moins, pas même avec mille francs par an!

Le premier a-t-il donc vingt-cinq douzaines d'estomacs à remplir?

Je ne pense pas, nom de dieu!

C'est donc là quelque chose de tout à fait abominable, d'anti-humain!

Aussi, j'espère bien qu'un de ces quatre matins, tous les marquis de Carabas de la boule ronde s'évanouiront, kif-kif les monstres qu'on voit dans les mauvais rêves.

Après quoi, les bons bougres s'aligneront en douceur pour travailler sans se crever à la peine.

Et ce ne sera pas la mer à boire!

N'ayant plus de sangsues féodales à gouverner, le populo pourra bouffer à plein ventre.

Et ce sera une riche saison : la saison où les hommes ne se mangeront plus le nez!



Ça ronfle en Angleterre!

Tandis qu'aux Etats-Unis la grande grève des mineurs — qui tourne à l'aigre — donne du fil à retordre aux capitalos,

En Angleterre, la grève des mécaniciens continue à ronfler.

Et, ce qui est galbeux, c'est que le mouvement ne se bornera pas là : d'autres corporations s'alignent pour emboîter le pas aux mécaniciens et se fiche en grève à leur tour.

Ainsi, d'un moment à l'autre, les postiers et les télégraphistes peuvent quitter le turbin, — exigeant les huit heures!

C'est ça qui foutra une sacrée secousse aux capitalos!

Secousse plus sensible en Angleterre que partout, vu le trafic énorme qui s'opère par la poste et le télégraphe.

Si cette grève se produit ce sera la désorganisation momentanée de l'exploitation.

Et foutre, ce serait encore pire si — pratiques comme le sont les Anglais — les télégraphistes avaient le soin, avant de plaquer le boulot, de pratiquer un brin de sabotage et d'embarbouiller les fils.

Du coup, personne n'y pouvant rien reconnaître, y aurait pas mèche de remplacer les grévistes par des jean-foutre de bonne volonté, encore moins par des troubados ou des policiers.

Pour ce qui est des mécaniciens, ils ont du vent dans les voiles! Chaque jour se marque par la capitulation d'un patron. Avant peu il ne restera pour tenir tête à la grève que quelques crapuleux exploiteurs qui s'entêteront dans la résistance, rengainant comme des idiots qu'avec la journée de huit heures ils ne peuvent pas faire face à leurs affaires.

Bon dieu, si c'est vrai, ça ne prouve pas en leur faveur! C'est donc qu'ils sont des tourtes, puisqu'ils ne peuvent faire ce qu'une centaine d'autres capitalos reconnaissent possible : gagner de la belle galette en n'exploitant les prolos que huit heures?

Non, c'est pas ça : ces salauds veulent trop gagner, et voilà tout!

Dans un manifeste les patrons serinent : « Nous ne demanderions pas mieux que de garder les ateliers et les usines ouverts huit heures seulement, s'il nous était prouvé qu'en huit heures les ouvriers produiraient autant qu'en neuf heures... »

Pardienne, la belle fouterie! En pareil cas tout serait bénéfice pour eux : diminution de frais et même production, tandis que, pour les prolos, la diminution dans la durée de travail serait compensée par une plus grande fatigue.

C'est pas ça qu'il faut, nom de dieu!

Il faut, en huit heures de travail produire moins qu'en neuf heures!

Si les patrons n'y trouvent pas leur compte, tant pis : qu'ils donnent leur démission!

Au surplus, les mécaniciens anglais sont assez marioles pour ne pas se laisser surmener : ils savent pratiquer le sabotage.

Et ils ne s'en priveront pas!

Comme je l'ai déjà dit, les bons bougres : reluquons du côté de l'Angleterre!

Après les mécaniciens qui partent en guerre contre les patrons, voici les postiers et les télégraphistes qui se préparent à plaquer le turbin,

Et c'est pas fini!

D'autres corporations vont se foutre en branle!

Les anglisches sont en train de nous démontrer expérimentalement qu'il n'y a qu'à avoir du poil au ventre pour tenir les patrons en respect.

Tandis qu'en France, les socialos usent leurs forces à tenter l'idiote escalade du pouvoir, les anglais, bougrement plus pratiques, ne s'occupent pas plus de l'Etat que d'un étron de chien : ils marchent contre les capitalos.

Et ils s'en trouvent richement bien!

Quand donc les prolos de France seront-ils assez à la hauteur pour suivre leur exemple?

POUR LES BANNIS DE MONTJUICH

Le *Libertaire* organise avec le concours du *Père Peinard*, des *Temps Nouveaux*, de l'*Intransigeant*, de la *Lanterne*, de la *Revue Blanche*, une matinée extraordinaire dont le bénéfice sera intégralement versé à la souscription ouverte en faveur des torturés de Montjuich et de leurs familles.

Nous publierons la semaine prochaine le programme détaillé de cette matinée.

CHANSONS ILLUSTRÉES

De tous côtés, les copains réclament des chansons.

Et ils n'ont foutre pas tort car la chanson est un sacré élément de propagande.

Or donc, pour répondre aux désirs des camaros, le *Père Peinard* a commencé la publication d'une série de chansons galbeuses : il en paraîtra une environ tous les quinze jours.

Chaque chanson, sur fort papier, avec un dessin et la musique, sera vendue **Deux ronds**.

Les vendeurs du *Père Peinard* auront sur ces publications la même remise que sur le journal.

—o—

Les copains désireux de recevoir directement les Chansons illustrées du *Père Peinard*, au fur et à mesure de leur publication, peuvent s'y abonner aux conditions suivantes :

Abonnements à la série de douze chansons : pour la France, 1 fr. 50 et pour les autres pays, 1 fr. 75

—o—

LE CHANT DES ANTI-PROPRIOS qui ouvre la marche est en vente à Paris.

Les bons bougres qui ne l'auraient pas trouvé chez leur marchand de journaux n'ont qu'à lui dire d'en réclamer aux porteurs du Petit Parisien qui leur en fourrera tant et plus.

Par suite d'un léger retard la seconde feuille des chansons du *Père Peinard* : LES LIBERTAIRES, paroles de E. Decrypt, musique de Mévisto aîné sera mis en vente à Paris, mercredi matin.

A COUPS DE TRANCHET

Lèse-sergots! — Parfaitement, par le temps qui court, il est bougrement plus dangereux de porter atteinte à la majesté d'un flic qu'à n'importe quelle majesté.

Un copain, Bordenave, en a taté l'autre soir : faubourg Martin il voit trois sergots brutaliser un pauvre bougre; son indignation éclate..., mais, va te faire foutre! la rue était bondée de pestailles : deux roussins lui tombent sur le lard, l'un l'empoigne par les parties sexuelles, l'autre le menace de lui brûler la gueule et il est embarqué.

Du violon on l'expédie à la Tour et il passe à condamnation.

De quoi l'accuser?

N'importe! Les marchands d'injustice du comptoir correctionnel ont tout de même trouvé moyen de lui administrer 50 balles d'amende.

Pour la frime! — Les copains n'ont pas oublié l'assassinat d'un pauvre bougre de truffard, Rivory, que l'adjudant Stoffati martyrisa tant et plus.

Le Stoffati va passer en conseil de guerre — inutile d'ajouter qu'il s'en tirera dans les prix doux : son procès ne sera qu'une mise en scène — histoire de prouver que la justice militaire est égale pour tous.

Comme on sait le contraire, les juges gonnards ne prouveront rien !

Préparatifs de réception. — Le tsar se prépare à recevoir notre Tanneur national.

A preuve : l'autre nuit, quarante détenus politiques qui moisissaient depuis un an dans les cachots de la forteresse Pierre et Paul ont quitté Pétersbourg pour la Sibérie.

Un conseil de guerre secret les a condamnés aux travaux forcés à perpète. Dans le tas, y a une femme, plusieurs étudiants, deux journalistes et trois officiers.

Robiffe d'affamé! — La garce de Société actuelle n'engendre que haines et malheurs.

Un patron de la rue Popincourt, biseuteur de glaces, saqua un prolo, Ney. Mardi matin, le pauvre bougre, surexcité de se voir sur le pavé, en pleine morte saison, vint relancer le singe et lui demander pourquoi il l'avait saqué.

L'exploiteur le prit de haut et le prolo voyant rouge, sortit un revolver qu'il déchargea sur son patron.

Au tapage, les ouvriers s'amènèrent : ils s'occupèrent de soigner le singe et laissèrent décaniller Ney. Mais le pauvre diable n'avait pas envie de se faire : le soir, les roussins l'arrêtaient chez lui.

Le malheureux est maintenant au bloc ; le patron est salement attigé.

Voilà donc deux nouvelles victimes de l'exploitation humaine. — Si seulement c'était les dernières!



Privilegés militaires

Tours. — Les jean-foutre de la haute nous montent le job avec la prétendue égalité du service militaire.

Mince de blague!

Quoique le remplacement et le volontariat d'un an soient abolis, les richards n'en continuent pas moins à être bougrement privilégiés.

D'abord, à la caserne, les fils à papa n'en foutent pas une datte : on leur trouve un fourbi pour la frime dans les bureaux et ils s'y roulent les pouces, exempts de service.

En outre, ils ont des permissions, en veux-tu, en voilà.

D'ailleurs, ils n'y moisissent pas, à la caserne! Sous prétexte que leur métier touche aux arts ou à quelque truc de même calibre, on les libère avant leurs trois ans.

Il n'en va pas de même des prolos!

Une kyrielle de culs-terreux d'Indre-et-Loire viennent d'en faire l'expérience : afin que leurs fistons, esclaves militaires, pussent leur donner un coup de collier pour la moisson et autres travaux de la saison, ils avaient adressé à monsieur « qui de droit » des demandes de congé — tout ce qu'il y a de plus en règle.

Comme il ne s'agissait que de fils de paysans, y a rien eu de fait.

Les congés ont été refusés, sous l'idiot prétexte que les demandes ne sont pas arrivées avant le 1^{er} avril.

Pardieu, pourquoi ne pas exiger qu'on les adresse trois ans d'avance?

Les papas avaient cru qu'une demande de congé formulée deux mois d'avance avait en huit semaines le temps de naviguer dans les bureaux et d'y recevoir toutes les estampilles nécessaires.

Les pauvres bougres se sont trompés!

Il n'y a que lorsqu'il s'agit de fils de bourgeois que les paperasses voyagent vite.

Qu'on ne vienne donc pas nous raser avec l'égalité militaire. Dans notre cochonne de société, pas plus à la caserne qu'ailleurs — nulle part y a d'égalité!

Le nez cassé

Orléans. — Quand je disais que les cardeux lui avaient foutu ce sobriquet parce qu'ils lui trouvent une certaine analogie avec les bandits célèbres, je n'exagérais rien.

Son exemple suffirait à prouver que la propriété, c'est le vol; en effet, nombre de vieux cardeux se rappellent que le père de Nez cassé

débuta jadis à Orléans avec seulement deux ou trois métiers à tisser. Il vécut d'abord au jour le jour en travaillant lui-même avec deux ou trois ouvriers. Peu à peu, il en occupa davantage et ne travailla plus du tout. Avec la vapeur, il pratiqua l'exploitation en grand.

Aujourd'hui, la famille a des millions en caisse et des propriétés au soleil; mais des milliers d'ouvriers qui ont contribué à édifier cette grosse fortune, pas un seul n'a pu économiser seulement cent francs.

Nez cassé est donc le fils à papa. Heureusement pour lui, il n'eut besoin ni d'initiative, ni d'intelligence, choses qui lui font totalement défaut. En revanche, férocité, hypocrisie, lâcheté sont les côtés saillants de son caractère. Sa canaillerie s'exerce surtout chez les pauvres gosses qui triment dans son baigne. Sa fortune et ses relations cléricales lui permettent de sauter à pieds joints par dessus la loi sur le travail des enfants et des filles mineures. Il en a (filles et garçons) de 13 à 14 ans qui travaillent 12 et 13 heures par jour et gagnent un sou de l'heure.

Et les inspecteurs?... Ils font les morts! Dam! il s'agit du Nez cassé...

Ces jours derniers, quelques gosses, épuisés par ce régime, ont plaqué la boîte. Illico, leur cochon d'exploiteur a fait une tournée chez les autres convertisseurs et, en leur débinant odieusement ces pauvrets, il a empêché qu'ils soient embauchés.

Les gosselines qui s'anémient dans le baigne au Nez cassé sont fourrées d'autor dans la confrérie de saint Blaise et il leur faut aller à l'église, sinon, gare!

Surtout, malheur à la pauvrete qui se laisse bécoter et enceintrer — ce qui est tout à fait naturel, nom de dieu! — le singe la fout à la porte. De cette façon, deux êtres au lieu d'un se trouvent sur le pavé.

Et ces chameaux de jésuites ont le toupet de dire qu'ils ignorent les causes de la dépopulation!

En bon disciple d'Escobar, pour le Nez cassé, la mouchardise est ce qu'il y a de plus chouette au monde : il recommande à ses contre-maitres de surveiller ses nègres au dehors et de lui casser du sucre. Y en a que cette sale besogne dégoûte et quand un ou une est assez plat-cul pour moucharder, ça ne lui porte pas bonheur : les cardeux lui foutent sur la gueule.

Et c'est foutre pas volé!

Il y a quelque temps, une jeune apprentie tisseuse obtint deux jours de permission. Une lèche-croupion raconta au Nez cassé que la jouvencelle avait été vue avec un amoureux. Quel crime!

Illico, l'apprentie a été saquée.

Quant à la moucharde, si elle n'a pas eu le chignon crapé, ce n'est pas que les autres ouvrières n'en aient pas eu envie...

Voilà l'infect jésuitard qui est le boute-train de toutes les œuvres de bienfaisance d'Orléans. La bienfaisance des capitalistes, on sait comment ça se solde : par une recrudescence d'exploitation!

Le grigou, les jours de mascarade religieuse, comme la fête-dieu, a le plus chouette reposoir; et ce qu'il en avale de pains à cacheter! — et ça ne lui fout pas d'indigestions!

Ceci dit, les bons bougres, si je vous demande quelle différence il y a entre le Nez cassé et les bandits de grand chemin, vous répondrez : « Aucune. »

Et vous aurez bougrement raison.

Y a que la façon d'opérer de changée!

Aux temps anciens, les seigneurs, embusqués dans leurs castels, rançonnaient les voyageurs et pressuraient les paysans;

Aujourd'hui, les châteaux-forts sont devenus les coffres-forts et, dans les bagnes industriels, le pauvre monde est pillé et rançonné jusqu'à la crevaision.

Tripatoillages électoraux

Narbonne. — Mince de chabanais qu'il y a eu là-bas, dimanche, à propos d'une tournée de tinettes électoraux.

Les Narbonnais devaient se choisir un conseil municipal, la collection qu'ils s'étaient donnée en mai dernier — collection de socios à la manque — ayant été déclarée frelatée par le conseil d'Etat.

Aussi, dimanche, socios et opportunards se relouaient avec des yeux en boules de loto! Et ça ne s'est pas borné qu'à ça : il y a eu des bagarres, des tamponnages et des charges de pandores.

Et dire que tout ce fourbi a pour origine une question de torcheculs électoraux!

Faut-il que les votards en aient une couche!

Cette fois, les opportunards sortent triomphants des urnes. C'est eux les maîtres de

Narbonne. Et on les accuse d'avoir salement tripatoillé dans les tinettes.

Quoi d'épatant à ça? C'est pareil pour toutes les élections : partout et toujours y a du fricotage, et tous en usent, sans distinction d'opinions : socios, radigaleux, opportunards et réacs maquillent les votes à qui mieux mieux.

On fait voter les morts et les absents, on gratte des noms, on fabrique des cartes électoraux, etc., etc.

Le suffrage universel étant d'essence mensongère, il est tout naturel que, dans son application, il engendre la mauvaise foi.

Que les bons bougres à qui il est arrivé de prendre part — de très près — à une élection rappellent leurs souvenirs et ils conviendront avec moi qu'il n'y a pas d'erreur : toutes les élections sont truquées.

Parlotte socialarde

Nîmes. — Tandis que les guesdites tenaient un congrès à Paris et décidaient que, pour la grande foire de 1898, les candidats devront — pour être pistonnés par la grosse légumerie guesdite — être « sacrés » candidats par le Mahomet de Roubaix, recevoir de lui « l'investiture », il se tenait dans le midi, à Vauvert, un congrès régional.

On y a politicaillé tant et plus.

Mais foutre, les ambitieux qui, pour se faire applaudir, assaisonnaient leurs postiches de coups de gueule contre le capital, la cléricaille et la clique à Méline, ont pu se convaincre que leurs bonnes paroles étaient seules applaudies, tandis que les bons bougres restaient froids quand ils bavaient de « conquête des pouvoirs publics, armes légales, bulletins de vote... » et autres pantoufles.

Un riche fieu, Michel, a fait renauder plus d'un politicard en répondant à ces pierrots que seule la révolution — et non la votailerie — pourra briser la triple oppression capitaliste, religieuse et gouvernementale, qui se résume en une seule : l'hydre Autorité!

LE THÉÂTRE CIVIQUE

Ces dernières semaines, je n'ai pas trouvé un bout de place pour dire mon sentiment sur le « Théâtre Civique ».

Puis aussi, ce qui — peut-être — me rendait un peu flemmard, c'était l'ennui d'avoir à chiner des camaros, dont les intentions sont tout plein bonnes.

Et pourtant, dans le premier spectacle du « Théâtre Civique », à part les poésies de Jules Jouy envoyées par Mévisto et la causerie de Léopold Lacour, y avait rien d'épatant.

Un musicien a joué du violon... « civique »? J'ignore!

Puis, y a eu des lectures, — trop de lectures, nom de dieu!

Et pour finir une piécette philosophique « La Révolte » de Villiers de l'Isle Adam, très chouette morceau littéraire, — je veux bien, mais d'un réac carabiné : Si, au commencement, Villiers crosse les capitalistes, il conclut par la négation de l'effort et prêche la résignation.

Enfin, comme les copains du « Théâtre Civique » regorgent de bonnes intentions, faut espérer qu'ils feront mieux.

Et fichtre, le populo qui s'est amené nombreux à leur première représentation leur prouve que, dans la route qu'ils se sont tracés, ils ne risquent pas de roupiller dans l'isolement.

Mais les sympathies leur viendront à condition qu'ils ne douchent pas trop les enthousiasmes!

Qu'ils ne viennent pas rengainer que les moyens leur manquent pour jouer des chouettes pièces — nous servir du vrai théâtre.

Avec de bons acteurs et des pièces potables, ils peuvent au besoin se passer de décors, — on se passe plus facilement de cresson que de bifteacks!

Shakespeare, — qui passe pour ne pas avoir été une tourte — jouait ses pièces à la six quat' deux : quasiment sans décors.

Il est vrai, pareil luxe n'est pas à la portée de tout le monde! Jouer des pièces sans décor — et les faire applaudir, — c'est cotonneux.

N'importe, le « Théâtre Civique » serait mal venu à ne pas faire grand chose, sous prétexte de manques de moyens. Et fichtre, le difficile n'est pas de faire quelque chose avec beaucoup de moyens, — mais d'essayer de quelque chose avec peu..., ou rien!

—0—

Enfin, qui vivra verra!

Le « Théâtre Civique » annonce son second

spectacle pour le sept août, salle des Mille-Colonnes, rue de la Gaîté-Montparnasse.

Y aura des proses et des vers de Victor Hugo, Pierre Dupont, Jules Jouy, Séverine, Catulle Mendès, Clémenceau, O. Mirbeau, Rette, Lumet, Lantoin, lus et chantés par Mmes France, Deschamps, Raynold, Claes, Deville et MM. de Max, Hattier, Zeller, Cortien et Mévisto.

On jouera « En Détresse », pièce en un acte d'Henry Pèvre.

—0—

Le « Théâtre Civique » accueillera avec sympathie, en dehors de toute coterie et de toute école, les œuvres « d'enthousiasme et de révolte » en harmonie avec ses idées et son but.

Adresser les manuscrits à Mévisto, 8 Rue Lallier, Paris.

Flambeaux et Bouquins

L'Ouvrier coiffeur, par Adrien Bérard, est une brochure où le camarade, après avoir chiquement mis en lumière l'exploitation effrénée que subissent les merlans explique que pour en voir la fin, y a pas trente-six solutions, y en a qu'une : le chambardement général.

Le copain a envoyé une vingtaine de brochures — pour être vendues au profit du *Père Peinard* : les camarades qui en voudront n'ont qu'à passer à la turne.

— Le *Trade Unionisme en Angleterre* par Paul des Rouziers (Armand Colin, éditeur, 5, rue de Mézières) est un bouquin farci de tuyaux très détaillés sur l'organisation des ouvriers industriels et agricoles.

Après l'avoir lu on est forcé de convenir que, grâce à leurs groupements, les protos anglais ont décroché de réelles améliorations sous le rapport de la diminution dans la durée du travail et de l'augmentation du salaire.

Moins bidards ont été les turbineurs agricoles; leur situation est encore précaire, — mais ils commencent à se sentir les coudes.

Mais quand — en gros ou en détail — on compare le sort des protos anglais avec celui des ouvriers continentaux on est épaté de la différence.

Et quand on sait que tout le bien-être dont jouissent les turbineurs anglais a été conquis à la force du poignet et en dehors de toute intervention gouvernementale, on a davantage de mépris pour les politiciens de tout calibre qui cherchent à embobiner le populo sous prétexte de lui faire des lois.

— Très intéressante la dernière circulaire du *Musée Social* sur *l'Industrie de la couture et de la confection à Paris*. Avec chiffres à l'appui est à nouveau constaté que, dans la couture, les ouvrières ne gagnent pas de quoi bouffer.

Et pourtant, s'il y a un métier où les salaires pourraient être élevés, c'est bien dans la couture et la confection, puisque c'est des industries de luxe et qu'il s'agit de harnacher les catins de la haute.

Mais voilà, les ouvrières s'en foutent! Elles se laissent plumer vives et subissent tous les caprices patronaux.

C'est pas l'*Aiguille*, une association patronale, qui remédiera au mal : on y apprend aux pauvres bougresses à se laisser docilement exploiter, tandis qu'il faudrait les farcir d'esprit de révolte!

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchampt.

Samedi 24 juillet, à 9 h. du soir, conférence par le camarade Degalves sur le « Projet d'École libertaire ».

Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du *Père Peinard*; chez Lille, rue Burg.

— Aux Lions Caulaincourt, 17, rue Caulaincourt, lundi 26 courant, à 8 h. 1/2 du soir, réunion des ouvriers cordonniers (cousu main) pour une communication très importante les concernant.

— Salle Barrat, 45, rue des Petits-Carreaux, série de conférences E. Girault, sur l'évolution économique et la révolution violente.

Samedi 24 juillet, à 8 h. 1/2, première réunion publique.

Première partie : Les partis politiques et leur impuissance.

Toutes les écoles sont invitées à la contradiction. Entrée : 0 fr. 25.

— Les *Purains* se réunissent tous les samedis, salle de la Brasserie, 100, avenue d'Italie.

Levallois-Perret. — Les libertaires de Clichy et de Levallois invitent les socialistes des deux communes à venir discuter les théories libertaires, 68, rue Vallier, le lundi à 8 h. 1/2 du soir.

Les camarades qui disposent de brochures anti-cléricales sont priés de les apporter aux réunions.

Saint-Denis. — Samedi 24 juillet, salle Montereau, 35, rue de la République, réunion publique et contradictoire, organisée par la « Jeunesse Egalitaire ».

Entrée : 0 fr. 20.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Ledue; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Pantin. — Les anarchistes de Pantin centre et des Prés se rencontrent tous les jeudis soir, à 8 h. 1/2, au local convenu, rue de Paris.

Causerie par un camarade.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 138, cours de la République. Causerie par un camarade; chants et poésies.

Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 2 h. 1/2.

Reims. — Tous les lecteurs des journaux libertaires sont invités à se trouver dimanche 25 juillet, à 6 heures du soir, salle du Cruchon d'Or, rue de Cernay.

Urgence.

— Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredis et samedis soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Pantes, aux Chartreux.

— Les jeunes camarades du centre s'étant groupés sous le titre de *Jeunesse Internationale*, en vue d'organiser des causeries au moins deux ou trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous, prient les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Coq d'Or, rue Récollettes, Marseille.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Un nouveau groupe est en formation à la Brasserie Libertaire. Réunion le samedi soir.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les culotter.

Montpellier. — Les camarades se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2 chez le copain Maury, au Jeu de boules des Arceaux.

Troyes. — Montperrin, place Saint-Nizon, 31, vend et porte à domicile le *Père Peinard*, le *Libertaire* et les *Temps Nouveaux*, ainsi que les brochures libertaires.

— Les camarades ayant un compte à régler pour les journaux sont priés de le faire le plus tôt possible. Extrême urgence.

Roubaix. — Aux copains : Devant les canularies de la rousse qui chaque jour se dégrouille pour anéantir notre propagande, il est nécessaire que ceux qui n'ont pas froid aux mirettes se montrent; que tous ceux que nos idées ont dessalé ne s'endorment pas sur le rôti, — pas encore cuit, — de la société future; qu'ils se foutent des zizanes individuelles et qu'ils viennent tous en chœur se dégourdir les giboulles et secouer l'apathie dans laquelle ils roupillent.

— Dimanche, Brasserie Libertaire, soirée familiale, suivie de dessalage de gambettes.

La soirée étant privée on trouvera des invitations chez le copain Sauvage, 78, rue de Nouveaux.

Urgence.

— Les copains sont priés de remettre les listes de souscription de la « Cravache ».

Chalon-sur-Saône. — Les camarades qui pensent qu'une balade à la campagne serait utile et agréable, sont priés de se trouver chez Guillon, 39, rue Saint-Georges, dimanche matin 26 courant, avant 11 h.

Saint-Nazaire. — Rendez-vous des copains et copines, dimanche 25 juillet, à 5 h. de l'après-midi, sur la plage de Ville-ès-Martin.

Limoges. — Le groupe la « Jeunesse Libertaire » pensant que des balades en campagne, tout en étant récréatives, seraient d'une utile propagande, a décidé d'en faire tous les dimanches.

Les camarades désireux de connaître l'endroit où l'on doit se rendre pourront s'en informer aux camarades du groupe.

Roanne. — Les camarades du département de la Loire et des départements limitrophes qui désiraient organiser des soirées familiales sont priés d'écrire à Rimaud, rue de Clermont, 70, Roanne (Loire).

N. B. — Principalement les villes de Thizy, Amplepuis, Charlieu, Feurs, l'Arbresle.

Lyon. — Dimanche 25 juillet, à 8 h., même rendez-vous, au Grand-Camp, que les 11, 14 et 18.

Les mastroquets revenant trop cher, des copains ont la chouette idée d'emporter vinasse et croustille, que tous fassent comme eux : on aura propagande, bonne rigolade et économie pour les mistouffes.

Lille. — Réunion dimanche, à 4 h. 1/2, 21, rue de la Vignette.

Tous les compagnons de Lille et des environs sont convoqués; que ceux qui pourront apporter des vieux journaux ne manquent pas. Départ à 6 h. et distribution dans les kermesses des environs.

Petite Poste

N. Malzéville. — P. par C. Grenoble. — T. Haudrey. — G. Tarascon. — L. Valence. — C. Arcis. — P. Lille. — B. Angers. — J. Saint-Louis (N. S.). — D. Montluçon. — L. Marchienne. — L. Montceau. — A. Niort. — S. Roubaix. — P. Blidah. — C. par B. Dijon. — F. Amiens. — B. Limoges. — D. Revin. — M. Troyes. — V. Nîmes. — P. Reims. — L. Orléans. — R. Nouzon. — M. Bruxelles. — E. Lausanne. — A. Caudebec. — P. St-Quentin. — P. Briennes. — M. Roubaix. — D. Villefranche. — G. Valbelle. — H. St-Nazaire. — E. Dié. — Reçu règlements, merci.

— Gilles, Arles : les almanachs t'ont été envoyés deux fois : une fois à Marseille et à nouveau à ton adresse actuelle, à Arles.

— Un copain demande à ceux qui auraient des documents très complets sur l'insurrection de Lyon en 1871 de les lui communiquer. Les faire parvenir au bureau du *Père Peinard*.

SOUSCRIPTION POUR LES BANNIS D'ESPAGNE

Par Brunet, collecte à Pantin, 10 fr.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD :

Eul tincié d'une gucule noire, Roubaix, 1 fr. — Bon Jean, St-Nazaire, 3 fr. 50.

Le camarade Favier se propose de faire une tournée de conférences dans toute la région du Nord. En conséquence les camarades de ladite région qui veulent communiquer avec lui pour l'organisation de ces conférences, peuvent lui écrire, 78, rue de Nouveaux, à Roubaix.

EN VENTE AUX BUREAUX DU "PÈRE PEINARD"

	aux bureaux	liste
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pougat (broch.)	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.25	0.35
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, farci de chouettes histoires et de galbouses illustrées.....	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
Guesdes Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.	2.50	3.30
La Société Future, le volume.....	2.50	3.30
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2.50	3.30
Les Joyousetés de l'Édit, par O. Malato, le volume.....	2.50	3.30
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2.50	3.30
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....		5 »
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	3.30
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8 »
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce. Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25; par poste 1 fr. 50; par colis postal 2 fr.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



Le Paysan inondé: « Si l'Etat n'a que le jaspinage du Deschanel à emplâtrer sur les murs pour réparer mes malheurs, ... Pauvre de moi!... »